

Philippe Touchet, *Culture et diversité des langues*

Introduction

« La diversité des idiomes particuliers et l'hétérogénéité des types linguistiques apparaissent sous un jour tout à fait différent selon qu'on les considère d'un point de vue philosophique ou scientifique. Le linguiste se réjouit de cette diversité ; il se jette dans l'océan du discours humain sans espérer sonder sa réelle profondeur. La philosophie, au contraire, s'est toujours dirigée dans la voie opposée. Leibniz soutenait que, sans une *Characteristica generalis*, jamais nous ne découvrirons une *Scientia generalis*. La logique symbolique moderne va dans le même sens. Mais, si cette tâche était accomplie, une philosophie de la culture humaine aurait encore à affronter le même problème. Une analyse de la culture doit accepter les faits dans leur forme concrète, dans toute leur diversité et leur divergence. La philosophie du langage rencontre ici le dilemme qui apparaît dans l'étude de chaque forme symbolique. La plus haute, en réalité la seule tâche de toutes ces formes est d'unir les hommes. Mais aucune d'entre elles ne peut accomplir cette unité sans en même temps diviser et séparer les hommes. Ainsi, ce qui devait assurer l'harmonie de la culture devient source des discordes et des dissensions les plus profondes. C'est la grande antinomie, la dialectique de la vie religieuse. La même dialectique apparaît dans le discours. Sans lui, il n'y aurait pas de communauté humaine. Pourtant, il n'est d'obstacle plus grand à une telle communauté que la diversité du discours ».

Ernst Cassirer, *Essai sur l'Homme*, Paris, Edition de Minuit, p. 185

La diversité des langues est l'un des défis majeurs qui a engendré toute une part de la pensée philosophique. Dès lors que les philosophes ont compris le rôle fondateur du langage, dès lors qu'ils ont su, grâce aux grecs, en saisir la profonde unité avec la pensée, qu'ils ont compris que l'homme lui-même devait pouvoir être défini comme un être de discours, ils comprirent que l'humanité elle-même était en question dans la diversité des langues.

A travers cette question, se pose celle du statut même de la culture. Car s'il est vrai que les hommes héritent de langues différentes qui expriment un rapport différent au monde, si ce rapport au monde est précisément celui par lequel les langues distinctes se forment – les langues, dans leur diversité, n'étant nullement une simple variation de signifiants- alors nous devons dire que la diversité des langues est une différence de connaissance et de compréhension de l'homme lui-même. Dans la diversité des langues, se pose le problème de l'unité de l'humanité en tant que culture.

Dans ce texte de Ernst Cassirer (1874-1945) -philosophe allemand à l'origine des théories les plus modernes de l'herméneutique et des divers structuralismes- notre problème se trouve rappelé avec la plus grande acuité, et nous sommes mis devant ce que le texte appelle « la grande antinomie ». La langue, instrument de communication entre les hommes, est précisément, par sa diversité même, ce qui rend cette communication impossible. Cassirer rappelle, dans la suite du texte, que de nombreuses religions ont refusé de faire endosser à Dieu la diversité des langues, qui ne pouvaient, selon elles, résulter que d'une faute humaine, et nullement de la nature des choses. L'idée a donc longtemps prévalu que la diversité des langues était une dérive et une corruption, un phénomène contingent que la philosophie, voire la culture devait être amenée à corriger. Tel est le cas de Descartes, par exemple, lorsqu'il évoque la possibilité d'une langue universelle.

« Au reste, je trouve qu'on pourrait ajouter à ceci une invention, tant pour composer les mots primitifs de cette langue que pour leurs caractères; en sorte qu'elle pourrait être enseignée en fort peu de temps, et ce par le moyen de l'ordre, c'est-à-dire, établissant un ordre entre toutes les pensées qui peuvent entrer en l'esprit humain, de même qu'il y en a un naturellement établi entre les nombres ; et comme on peut apprendre en un jour à nommer tous les nombres jusques à l'infini, et à les écrire en une langue inconnue, qui sont toutefois une infinité de mots différents, qu'on pût faire le même de tous les autres mots nécessaires pour exprimer toutes les autres choses qui tombent en l'esprit des hommes. Si cela était trouvé, je ne doute point que cette langue n'eût bientôt cours parmi le monde; car il y a force gens qui emploieraient volontiers cinq ou six jours de temps pour se pouvoir faire entendre par tous les hommes.

Mais je ne crois pas que votre auteur ait pensé à cela, tant parce qu'il n'y a rien en toutes ses propositions qui le témoigne, que parce que l'invention de cette langue dépend de la vraie Philosophie', car il est impossible autrement de dénombrer toutes les pensées des hommes, et de les mettre par ordre, ni seulement de les distinguer en sorte qu'elles soient claires et simples, qui est à mon avis le plus grand secret qu'on puisse avoir pour acquérir la bonne Science. Et si quelqu'un avait bien expliqué quelles sont les idées simples qui sont en l'imagination des hommes, desquelles se compose tout ce qu'ils pensent, et que cela fût reçu par tout le monde, j'oserais espérer ensuite une langue universelle, fort aisée à apprendre, à prononcer et à écrire, et ce qui est le principal, qui aiderait au jugement, lui représentant si distinctement toutes choses, qu'il lui serait presque impossible de se tromper; au lieu que, tout au rebours, les mots que nous avons n'ont quasi que des significations confuses, auxquelles l'esprit des hommes s'étant accoutumé de longue main, cela est cause qu'il n'entend presque rien parfaitement. »

Descartes, Lettre au père Mersenne du 20 novembre 1629,
Œuvres philosophiques, Paris Garnier 1963, tome 1, p.231

Nous voyons dans ce texte comment l'espoir d'une langue universelle est en réalité un projet de philosophie ou de logique universelle : c'est en décomposant les idées communes de toutes les langues en autant d'idées simples, qui deviendraient les caractères élémentaires de la pensée des hommes, que l'on pourrait atteindre à une langue ordonnée, ou raisonnée, qui ne servirait plus seulement à la communication universelle, mais qui supprimerait toutes les erreurs de jugement. L'exemple pris par Descartes est celui du nombre arithmétique, qui semble relever d'une langue entièrement ordonnée, une langue ordinale par essence. Le langage mathématique n'est pas un langage de signification, mais un langage d'ordre, un système de relations formelles. Les mathématiques ont contribué à faire croire à cette possibilité de réduire et assainir la diversité des langues. L'universalité de la raison devait pouvoir fournir la forme même de la pensée universelle, de sorte à produire une langue universelle, qui serait en même temps une langue rationnelle. Mais il importe de rappeler que Descartes, à la fin de cette même lettre, considère ce projet comme « un roman », car la réalisation concrète de cette langue raisonnée supposerait « de grands changements dans la nature des choses ». Ainsi, par un effet curieux, la langue universelle paraît repousser la langue réelle dans les bras de l'imperfection humaine, comme si la philosophie parfaite pouvait se passer d'employer une langue historiquement déterminée, comme si la raison était au dessus de la culture.

D'autres philosophes ont cherché dans une direction opposée : ils ont cherché la langue primitive, celle que la nature aurait pu donner aux hommes avant la culture, une langue étroitement liée au corps et à ses besoins, une langue dont l'universalité serait celle du corps, et dont le modèle serait le cri, les pleurs et es rires, ainsi que tous les signes naturels que nous pourrions trouver. Ainsi trouve-t-on cette analyse dans le texte célèbre de Rousseau, *L'essai sur l'origine des langues*, qui constitue une véritable tentative l'anthropologie infra linguistique.

« Il est donc à croire que les besoins dictèrent les premiers gestes, et que les passions arrachèrent les premières voix. En suivant avec ces distinctions la trace des faits, peut-être faudrait-il raisonner sur l'origine des langues tout autrement qu'on n'a fait jusqu'ici. Le génie des langues orientales, les plus anciennes qui nous soient connues, dément absolument la marche didactique qu'on imagine dans leur composition. Ces langues n'ont rien de méthodique et de raisonné ; elles sont vives et figurées. On nous fait du langage des premiers hommes des langues de géomètres, et nous voyons que ce furent des langues de poètes.

Cela dut être. On ne commença pas par raisonner, mais par sentir. On prétend que les hommes inventèrent la parole pour exprimer leurs besoins ; cette opinion me paraît insoutenable. L'effet naturel des premiers besoins fut d'écartier les hommes et non de les rapprocher. Il le fallait ainsi pour que l'espèce vînt à s'étendre, et que la terre se peuplât promptement ; sans quoi le genre humain se fût entassé dans un coin du monde, et tout le reste fût demeuré désert.

De cela seul il suit avec évidence que l'origine des langues n'est point due aux premiers besoins des hommes ; il serait absurde que de la cause qui les écarte vînt le moyen qui les unit. D'où peut donc venir cette origine ? Des besoins moraux, des passions. Toutes les passions rapprochent les hommes que la nécessité de chercher à vivre force à se fuir. Ce n'est ni la faim, ni la soif, mais l'amour, la haine, la pitié, la colère, qui leur ont arraché les premières voix. Les fruits ne se dérobent point à nos mains, on peut s'en nourrir sans parler ; on poursuit en silence la proie dont on veut se repaître : mais pour émouvoir un jeune cœur, pour repousser un agresseur injuste, la nature dicte des accents, des cris, des plaintes. Voilà les plus anciens mots inventés, et voilà pourquoi les premières langues furent chantantes et passionnées avant d'être simples et méthodiques. »

Rousseau, *Essai sur l'origine des langues*, Chapitre 2

Nous voyons ici comment Rousseau origine les langues dans un univers antérieur à la parole. Il y a, selon lui, d'abord la communication avant qu'il y ait le langage, et cela nous met en commun avec les animaux ; mais cette communication est étroitement liée aux besoins physiques, qui ne sont pas ce qui rassemble les hommes. La communication est gestuelle tant que l'humanité ne vit que de ses besoins. Elle devient verbale seulement lorsque les hommes s'assemblent, et que naissent entre eux les passions et les sentiments moraux. Et encore ces premières langues n'ont rien d'une langue rationnelle : elles sont nées des passions et des sentiments, et elles portent encore longtemps les traces de cette origine. Les premières langues doivent être des manières d'exprimer ses sentiments, et se rapprochent des cris primitifs. Ce n'est que plus tard, et notamment avec l'écriture, que, d'après Rousseau, l'origine sensible des langues s'estompent et que les idées prennent la place des passions. « L'écriture, qui semble devoir fixer la langue, est précisément ce qui l'altère ; elle n'en change pas les mots, mais le génie ; elle substitue l'exacritude à l'expression. L'on rend ses sentiments quand on parle, et ses idées quand on écrit » Ibidem, chapitre 5.

Ainsi, si nous revenons au débat initial, nous voyons la difficulté de la question de la diversité des langues. Les langues sont cela qui doit réunir les hommes, et suppose que la culture s'est constituée en institution. Mais leur diversité empêche cette institution même d'être la source de leur rassemblement.

Les philosophes ont, sur ce point, construit deux hypothèses contraires, dont l'opposition donne beaucoup à penser. Soit ils ont pensé que la culture était une déchéance de la langue universelle de la raison, que la philosophie devrait corriger. Ils ont cru qu'une langue universelle donnerait l'esprit universel et que l'unité du genre humain serait bientôt celui de ses idées. Soit ils ont pensé, au contraire, que les langues tiraient leur origine de la nature sensible de l'homme, des besoins primitifs et des passions. Ils ont cherché la langue primitive dans les gestes naturels, et les premières paroles dans la musique des sentiments. Et, derechef, la culture leur paraissait comme une corruption des sentiments premiers, un éloignement hors

de la sincérité des premiers discours, l'écriture marquant la fin du génie naturel des langues premières.

Ainsi jamais la diversité des langues n'est prise positivement et pensée comme telle. Elle est toujours un défaut, qu'il s'agisse d'un défaut de vérité et de simplicité, ou, inversement un défaut de sincérité et de naturel.

Pourtant, non seulement la diversité des langues est un fait indubitable, mais elle marque au plus profond l'identité de chaque culture. Il nous faut donc trouver un moyen de donner un statut philosophique réel, non pas seulement au langage comme organe universel de l'humanité, mais à la diversité des langues comme manifestation de la culture. Il nous faudrait restaurer le sens positif de la diversité, et saisir en quoi elle nous éclaire sur ce qu'est la culture humaine, dont le modèle est ailleurs que dans la raison universelle, ou dans la nature sensible.

Et si précisément il nous fallait partir de cette distinction, qui d'ailleurs traverse la langue et les mots, entre le sensible et l'intelligible ? Si nous devons saisir et comprendre la diversité des langues au coeur de la nature du signe, comme un défi à l'unité même de la connaissance humaine ?